

soit au Parc, soit à notre promenade de Bellecour ; néanmoins nous aurions dû venir en plus grand nombre saluer la résurrection du vieux répertoire, saluer Molière qui revenait reprendre ses droits avec le *Dépit amoureux* et le *Médecin malgré lui*. — Deux chefs-d'œuvre.

Connaissez-vous quelque chose tout à la fois de plus comique et de plus touchant que cette première pièce ? — Quelles scènes de vraie comédie ! que de beaux vers et d'aisance dans leur facture et la rime que Molière trouvait si vite et Boileau si lentement. Comme cette langue que ce grand maître parle est claire, nette, bien frappée ; comme aussi elle est bonne fille, vive, alerte, gaillarde, franche, point bégueule, surtout ! car Molière est de ceux qui osent tout dire et qui disent bien. — S'il a une grosse vérité sur le cœur, un ridicule à rendre, ne croyez pas qu'il hésite — il ne marchandera pas et n'emploiera pas ces biais, ces chemins de traverse, ces détours, ces sous-entendus à la mode aujourd'hui et à la faveur desquels passent les plus grosses et les plus monstrueuses obscénités. — Lui, il prend toujours la grande route ; il trouve le mot propre et il s'en sert justement, proprement et quand il convient. Mais surtout, chez lui, quelle profonde connaissance des mystères et des agitations du cœur humain, de ses caprices, de ses défaites et de ses retours soudains ! Quoi de plus touchant et de plus vrai que cette scène du *donec gratus eram*, cette scène où Lucinde et Eraste refont, chacun à leur tour, les premières strophes de l'ode immortelle d'Horace jusqu'à ce que ce dernier arrive au •" *Quid! si prisca redit Venus*, que Molière a rendu si bien et que M. Fleury-Gœury dit si mal :

Mais si mon cœur encor revoulait sa prison,
Si tout fâché qu'il est, il demandait pardon ?